Langue et littérature latines du Moyen Âge

Anne-Marie Turcan-Verkerk

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/3014>

DOI : 10.4000/ashp.3014

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2019

Pagination : 202-204

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Anne-Marie Turcan-Verkerk, « Langue et littérature latines du Moyen Âge », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 150 | 2019, mis en ligne le 11 juin 2019, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/3014> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.3014>

LANGUE ET LITTÉRATURE LATINES DU MOYEN ÂGE

Directeur d'études : M^{me} Anne-Marie TURCAN-VERKERK

Programme de l'année 2017-2018 : *Les femmes et l'écrit au Moyen Âge*.

Le sujet principal de la conférence n'a été que peu abordé finalement : Adelaida Andrés Sanz, directrice d'études invitée, a consacré quatre séances aux prologues de la Bible latine dans le haut Moyen Âge hispanique (voir le compte rendu de ses conférences dans ce volume), et l'implication du directeur d'études dans la construction de l'université PSL, surtout comme vice-doyenne de la recherche pour les arts et les SHS, a perturbé parfois les séances. Cependant la petite communauté constituant le séminaire est restée soudée et s'est réunie régulièrement grâce à l'implication de Frédéric Duplessis, chargé de conférences (voir le compte rendu de ses conférences de 2016 à 2018 dans ce volume).

La conférence a attiré l'attention sur divers aspects du sujet qu'il serait intéressant de traiter en profondeur pour faire des découvertes, sans tomber dans le féminisme ou les banalités des *gender studies*.

L'un des continents à explorer est celui de l'anonymat des œuvres médiévales, généralement implicitement considérées comme la production de plumes masculines, ce qui n'est pas certain au vu de la maîtrise de l'écrit latin par certaines femmes, laïques ou non, dès le très haut Moyen Âge. La mise en évidence éventuelle d'une contribution féminine aux œuvres anonymes demande avant tout une sérieuse étude des contextes historiques ; elle passe aussi aujourd'hui par l'inclusion dans les outils de la critique d'attribution de nouveaux outils, par exemple textométriques – au moins à titre d'expérience, ainsi que la prise en compte d'une possibilité trop peu étudiée, la collaboration dans la rédaction et non seulement dans la copie des textes (exemples des *Epistulae duorum amantium*, d'Hildegarde de Bingen) ; il faut enfin prendre en compte la perception médiévale de ce qu'était l'écriture féminine (cas par exemple de la prose rimée et rythmée, qui fait l'objet d'une perception sexuée au moins à partir du XIII^e siècle).

Il faudrait développer les études sur le rôle des femmes dans les métiers du livre (copie, librairie, reliure) et de la rédaction (notariat, *ars dictandi*). La place des lettres féminines dans les *artes dictandi*, grandissante à partir de la fin du XII^e siècle, donne des indications précises, mais mal ou pas exploitées, sur la capacité des femmes de rédiger des lettres et sur l'histoire sociale de leur implication dans la vie de l'écrit, diplomatique ou littéraire. Il faudrait constituer un corpus de ces modèles de lettres féminines, beaucoup plus riche que l'on ne croit : elles vont des missives de la simple mère d'étudiant à celles des reines (par exemple, il existe un très intéressant modèle de lettre inédit dans le manuscrit 549 de la bibliothèque publique de Bruges, d'une reine incarcérée par son époux qui pourrait faire penser à Aliénor, mais doit plutôt rappeler la situation d'Ingeburge, qui aurait ainsi trouvé très rapidement un écho surprenant dans la formation à la rédaction des lettres), en passant par l'épouse, la

maîtresse, ou bien sûr la moniale et l'abbesse. Ce corpus devrait naturellement être mis en relation, en particulier, avec la diplomatique des femmes (cf. les travaux de Jean Dufour sur les actes des reines de France).

Le troisième point abordé, le seul pour lequel nous soyons rentrés dans les détails, est celui des bibliothèques médiévales féminines, envisagées ici pour la période antérieure au XIII^e siècle : il s'agit donc de collections de textes latins conservées par des personnes morales le plus souvent. Les souscriptions féminines ne sont pas rares dans les manuscrits conservés, mais nous avons voulu d'abord rendre compte des collections attestées par des listes. Ce premier relevé est certainement très loin d'être exhaustif, et ne tient pas compte de la présence de livres dans les testaments, les actes notariés divers concernant des femmes, qui citent parfois plus d'un livre (nous pensons par exemple à la Catalogne). Nous avons tenté de faire un premier point sur les listes connues, essentiellement pour stimuler la recherche et l'identification de nouveaux documents.

D'abord, les listes de livres liées à des femmes ou des établissements féminins : il s'agit, dans l'ordre chronologique, des livres donnés à Kochel par la moniale Kysila, de la célèbre liste des livres de Gisla et de son époux Évrard de Frioul († 866), légués à leurs enfants, filles comme garçons ; des livres liturgiques, hagiographiques, des règles, commentaires divers et sermons inventoriés à la fin du IX^e s. à « Sextuna », monastère non identifié dépendant de Santa Giulia de Brescia ; des livres des moniales d'Essen au X^e s. (petit mélange sans titre de livres scolaires, hagiographiques, bibliques) ; d'une liste riche en livres bibliques avec leurs commentateurs, en dialectique, rhétorique, musique et grammaire copiés pour Lippoldsberg (a. 1151) ; des livres liturgiques des chanoinesses de Gandersheim au XII^e s., de ceux des chanoinesses de Steterburg ; et enfin de l'inventaire des moniales de Sainte Hilda de Whitby à la fin du XII^e siècle.

Les mentions de femmes dans les listes de prêt devraient faire l'objet d'un relevé systématique : une liste de prêt de la cathédrale de Cologne, du début du XI^e s., permet d'en mesurer l'intérêt : (...) *Abbatissa de sanctis virginibus. Terentium cum Servio* (...).

Des livres ont été copiés par des femmes pour des communautés masculines, comme le prouve l'exemple célèbre des manuscrits souscrits par des moniales situées à Chelles par B. Bischoff. L'autre exemple très fameux est celui de l'abbaye de Wessobrunn, pour qui la recluse Dietmot a copié et enluminé, entre 1080 et 1120, des livres dont la liste a été dressée.

On pense trop peu sans doute, quand on s'intéresse aux collections de livres des abbayes féminines, aux abbayes féminines recolonisées par des moines, et à la question du substrat remontant à l'abbaye féminine. Deux exemples viennent à l'esprit, Hasnon, dont les livres sont connus par un catalogue du XII^e s., et Marchiennes, dont on possède deux listes, une datée peu après 1024, date du passage de l'abbaye des femmes aux hommes installés par l'abbé de Saint-Vaast d'Arras à l'initiative de Gérard, évêque de Cambrai (1012-1051), l'autre du XII^e-XIII^e s.

Il faut enfin s'interroger sur l'origine de certaines listes anonymes, qui pourraient concerner en fait des établissements féminins. Deux exemples, particulièrement

étudiés par le directeur d'études, ont été évoqués une fois de plus : il s'agit de Chelles et son réseau, que pourraient concerner les inventaires de Paris, BNF, lat. 943, Berlin, SBB, Philipps 1657 et Hamilton 132, et de l'abbaye probablement sous le vocable de Saint-Sauveur qui fournit la plus ancienne attestation d'un *Waltharius* dans une bibliothèque médiévale, dans Bern BB 4.